

## CULTURE

# Eisenstein, derrière l'écran

ARTS Portrait au Centre Pompidou-Metz du grand cinéaste russe en boulimique de culture et brasseur d'influences.

VALÉRIE DUPONCHELLE

*Ivan le Terrible, Sergueï Eisenstein, 1945.*

FSF

Cinéphiles, à vos bataillons ! Avant de partir pour le Centre Pompidou-Metz, il est conseillé de revoir l'un des neuf longs-métrages de Sergueï Eisenstein (1898-1948). De se laisser porter par la beauté sidérante de ses plans, la puissance épique de ses récits, sa plongée dans l'histoire contemporaine comme un révélateur photographique, son art du personnage incarné par le seul costume : les chevaliers teutoniques aux casques grotesques d'Alexandre Nevski (1938), bien avant Game of Thrones, le profil d'aigle d'Ivan le Terrible (1944), le tsar à la barbe si pointue qui plane comme un aigle noir de Hiroshige au-dessus de son peuple qui chemine, courbé, dans la neige. C'est à l'étape suivante que vous convie à Metz « L'Œil extatique. Sergueï Eisenstein, cinéaste à la croisée des arts ». Dans ce puits de culture, du plus classique au plus révolutionnaire, que fut ce Russe de Riga (l'actuelle Lettonie), ce « réalisateur mythique, mais aussi homme de théâtre, dessinateur, théoricien, collectionneur et lecteur insatiable ».

Un triple écran accueille le public par son savant mélange d'images célèbres - l'escalier du Cuirassé Potemkine, les statues et les foules d'Octobre, les batailles médiévales d'Alexandre Nevski - et d'autres, plus oubliées, dans un « métamontage très rapide » qui symbolise le cerveau éponge de ce « cinéaste du montage », homme des réminiscences et des références

entrecroisées à l'infini. Fils du grand architecte Art nouveau de Saint-Pétersbourg et Riga Mikhaïl Ossipovitch Eisenstein (1867-1920), Sergueï Eisenstein fit mettre, dans la scène tournée sur les escaliers d'Odessa du Cuirassé Potemkine, deux lions ailés : ils lui rappelaient les deux sphinx paternels du no 2a de la rue Albertovskaïa (Alberta iela aujourd'hui) qu'il dessina enfant à Riga. Tout le propos de cette exposition, digne d'une thèse d'histoire de l'art, est de montrer la richesse des sources de cet esprit fort. Et l'audace formelle qu'il déploya en les interprétant dans un tourbillon visionnaire, en prototype même des avant-gardes d'un XXe siècle qui voulut tout changer. Profitant de l'espace ouvert par l'architecte japonais Shigeru Ban au rez-de-chaussée de son bâtiment, l'exposition du Centre Pompidou-Metz se voit dans tous les sens, devant, en haut, derrière, par une multiplication des plans et des écrans. L'image en construction se lit entre les cimaises séparées par de petits échafaudages tubulaires.

« Eisenstein se préoccupait beaucoup du format des écrans et de la manière dont on projetait ses films. Pour lui, l'écran devait être dynamique, ce fut d'ailleurs le titre d'une conférence qu'il donna à Hollywood », explique Ada Ackerman, dont le feu sacré est contagieux. Cette chargée de recherches au CNRS (on lui doit l'étonnant « Golem ! Avatars d'une légende d'argile », au Mahj en 2017) est ici co-commissaire avec Philippe-Alain Michaud, conservateur aux collections cinéma au Musée national d'art moderne (on lui doit l'exposition immersive, « Beat Generation », à Beaubourg en 2016). L'idée originale en revient à Dominique Païni qui signa « Alfred Hitchcock et l'art : coïncidences fatales » sur les rapports du misanthrope britannique et de l'art au Centre Pompidou en 2001.

« Paradoxalement, Eisenstein, qui fut l'idole des ciné-clubs, des intellectuels et des débats des années 1970, souffre aujourd'hui d'un certain oubli au-delà du strict cercle des cinéphiles », reconnaît la commissaire. « Il fut pourtant, de son vivant, une vraie célébrité, la coqueluche même des milieux avant-gardistes intellectuels et artistiques, non seulement en Russie, mais aux États-Unis et en Europe. » Il fut ainsi l'ami de Charlie Chaplin, chez lequel il séjourna à Hollywood au début des années 1930 (Charlot est bien là dans la fameuse scène du boxeur). De Walt Disney à Jean Painlevé le surréaliste, de Hans Richter à Jean Cocteau, ses rencontres racontent « l'homme éveillé ». Une première galerie de portraits en noir et blanc campe le personnage, bouille de bébé et cheveux hirsutes du savant fou. Photos parlantes de Sergueï Eisenstein prises par de sages pictorialistes. Ou par les modernistes Germaine Krull, Man Ray ou sa grande amie Margaret Bourke-White, la photographe de guerre qui fit campagne contre la mutilation de son beau film à la langue primitive, Que viva Mexico !, en rupture de

financement en 1932 et resté à l'état de rushes.

En 2017, le Multimedia Art Museum de Moscou (Mamm) porté par Olga Sviblova présentait les deux stars Rodchenko et Eisenstein comme une caisse de résonance de l'avant-garde russe en prise avec le pouvoir. Le Centre Pompidou-Metz se veut plus universel et dresse le portrait d'un cinéaste à la curiosité boulimique, « un artiste polyvalent qu'il s'agissait de sortir du strict contexte du cinéma et de l'Union soviétique ». Avis aux entendeurs ! Ceux qui ont souffert du manque d'ancrage historique dans « Rouge. Art et utopie au pays des Soviets », au Grand Palais en 2018, seront tenus de réviser un peu avant de se rendre à Metz. De se souvenir des moments clés des révolutions russes, de l'itinéraire de hauts et de bas de cette gloire soviétique, prix Staline pour la première partie d'Ivan le Terrible en 1946, condamné pour la seconde qui décrit trop la dérive du pouvoir autocratique (Staline meurt en 1953 : sa sortie en salles ne sera autorisée qu'en 1958) et privé de la troisième dont le tournage est suspendu en 1947. Soit un an avant sa mort à 50 ans d'un second infarctus.

Entre deux écrans, deux icônes, deux Piranèse, un Greco et des dessins homoérotiques, le public de Metz a rendez-vous avec un passionné de livres « qu'il achetait sans modération jusqu'à recouvrir d'ouvrages le moindre recoin de son appartement ». Un « collectionneur actif et curieux, n'hésitant pas, dans ses écrits comme dans son œuvre, à faire se côtoyer les objets les plus divers, issus de nombreuses cultures et domaines, selon le principe de montage qui lui était cher : masques japonais, fétiches africains, ex-voto et pantins mexicains, lithographies d'Honoré Daumier, estampes de Toshusai Sharaku et de Kitagawa Utamaro, gravures de Piranèse, jouets de Dymkovo, loubki russes, accessoires chinois de théâtre... » Tous ces penchants traduisent un intense appétit de vivre. Ils font l'arrière-plan des films et égrènent le parcours en onze salles de leurs correspondances visuelles.

*« L'Œil extatique. Sergueï Eisenstein, cinéaste à la croisée des arts », jusqu'au 24 février 2020 au Centre Pompidou-Metz. Catalogue sous la direction d'Ada Ackerman, co-commissaire avec Philippe-Alain Michaud (Éditions du Centre Pompidou-Metz, 320 p.).*

---

Le Figaro - lundi 7 octobre 2019